

## RECIT D'UNE GARDE A VUE

Jeudi 13 décembre.

J'étais à Nantes, dans le tramway. Je suis monté à l'arrêt 50 otages vers 15h30. Au terminus Gare de Pont Rousseau, nous n'étions plus que deux dans le tramway, moi et un autre homme à qui je n'avais pas prêté attention. Alors que je m'apprêtais à descendre du tram, il est arrivé derrière moi et m'a attrapé le bras. En même temps, il se mettait un brassard « police ». Il était en civil. Il m'a demandé mes papiers. J'ai refusé. Il a appelé des renforts sur son talkie. Je crois qu'il les avait déjà appelé avant et qu'il leur disait simplement qu'on était à Gare de Pont Rousseau en leur demandant de se dépêcher. Il m'a demandé si j'étais bien monsieur Untel. Je ne lui ai pas répondu.

Cinq policiers nationaux en uniformes sont arrivés en courant et m'ont menotté. Le policier en civil leur a dit qu'il me suivait depuis Commerce. Il m'a reconnu d'après une photo qui était dans son bureau et qui disait que j'étais recherché. J'ai été emmené au commissariat sans savoir ce qu'ils me voulaient.

Arrivé au commissariat, j'ai fini par savoir que j'étais suspecté d'outrages sur des flics lors d'une manifestation contre l'aéroport trois semaines plus tôt. Alors que des faits de cette nature ne donnent généralement lieu à des suites que lorsqu'on se fait choper en flagrant délit, je suis poursuivi dans le cadre d'une enquête préliminaire. Je me suis retrouvé au service du Quart, entouré de sept flics qui me demandait mon identité en brandissant une fiche qui disait que j'étais bien monsieur Untel. Ils me demandaient si je réalisais la gravité de ce que j'avais fait. Insulter des flics ! Ils m'ont demandé si ça me ferait plaisir que des flics m'insultent. J'ai trouvé ça dur et humiliant. Je n'arrivais pas à comprendre comment ils pouvaient nier que les flics nous faisaient subir au quotidien des choses bien pires que quelques insultes, des mutilations, occupations, blessures, expulsions, destructions de ce qu'on a construits, humiliations, et enfermements. A ce moment, j'aurais vraiment aimé que les flics m'insultent de tous les noms et me laissent rentrer chez moi.

Je suis resté enfermé tout le reste de l'après-midi, la soirée, la nuit, et toute la matinée. J'en avais vraiment marre, mais je ne pouvais rien faire pour arrêter de subir cette situation. Face à l'arbitraire de la répression, on se sent complètement impuissant.e.s. Je n'ai rien pu faire d'autre qu'attendre que les flics veuillent bien me libérer. Ils ne m'ont fait aucune audition et m'ont laissé partir avec une convocation pour un procès en février. Je ne vois pas ce que je peux faire pour ne pas que cette situation se reproduise. Il n'y a pas un bout de terre sur la planète qui ne soit pas contrôlé par un Etat répressif et le capitalisme impose son ordre partout. Je ne peux pas non plus me résoudre à baisser la tête et à regarder les flics tout détruire autours de moi sans broncher. De toute façon, même une telle attitude ne me garantirait pas en retours de ne plus subir de répression.

Même s'il est peut-être possible pour certaines personnes de se mettre un peu à l'abri, c'est sur que ce n'est pas possible pour tout le monde. Quand on n'a pas les bons papiers, ou seulement pas la bonne couleur de peau, ça ne sert à rien de renoncer à la révolte, de renoncer aux petits moyens de débrouille. Même en cherchant à s'intégrer, même en travaillant dur, même en renonçant à son identité on finit toujours par se retrouver plaqué.e sur le capot d'une voiture de la Bac pour subir une fouille au corps et un contrôle d'identité.

La seule option qui nous reste, c'est de continuer à nous battre. En sortant de garde à vue, je me suis rendu à la manif contre la répression et j'ai insulté les flics comme je ne l'avais encore jamais fait. Advienne que pourra ...

## LETTRE DE CYRIL

Cyril s'est fait condamner en comparution immédiate fin novembre après s'être fait arrêter sur la ZAD par des gendarmes infiltrés sur une barricade.

Mes chers camarades,

Un très grand merci pour votre soutien et celui des autres camarades zadistes. Pas une journée ne se passe sans que je pense à vous tous. Merci pour ces infos non muselées que tu m'apportes, cela renforce encore plus mes convictions déjà fortes et ne me désespère pas pour notre cause qui est juste, elle.

Nous ne sommes peut-être qu'une épine dans le pied de ce gouvernement mais elle est assez profonde pour qu'il puisse la retirer. Remplie d'un venin qui se nourrit d'amour et de solidarité, elle envenime ceux qui sont pour la destruction, la répression violente et les constructions capitalistes inutiles pour une population pacifiste mais résistante qui ne demande que de vivre en paix et en harmonie avec la mère nature.

Ils ne sont pas à leur premier coup d'essai. Mais la résistance est toujours là. Nous faisons partie de la nouvelle et de l'ancienne génération qui lutte depuis tant d'années contre ces multiples projets inutiles. Ils dépassent les bornes. Ces souffrances qu'ils infligent à nous et à la mère nature sont malheureusement irréversibles et nous ne les oublieront jamais. Qui sont-ils pour penser que la valeur de l'argent est plus importante que celle de l'être humain et de son environnement. Pour moi c'est un devoir envers les miens de crier mon opposition à tout cela. La destruction massive de notre mère la terre doit cesser car les conséquences en sont désastreuses.

Que laisserons-nous à nos enfants ?

Une chose est sûre, nous ne sommes pas des lâches. Nous nous battons pour des valeurs sûres, justes et ils en seront fiers. L'Etat ne peut en dire autant, car il en est pas à sa première erreur. Mes grands parents et mon père ont subis les memes erreurs à un'échelle différente et leur était reproché à l'époque le simple fait d'être juifs et de vouloir protéger cette terre qui est la nôtre. Refusant de partir de leur terre pendant la guerre, ils en ont payé le prix fort. Fusillés par les collabos de l'époque devant mon père qui n'avait que 5 ans. Certaines choses ont changés mais le gouvernement lâche et hypocrite reste ferme devant les cris et les pleurs de ses enfants qu'il dit capricieux. Je pense que le caprice vient d'eux et que la Raison vient de notre passion et de notre amour pour ces nombreuses causes justes et défendables. Ils ne l'entendent pas de même et nous poussent dans l'illégalité et la rébellion.

Ma peine est celle d'un être humain qui ne se soumet pas. Comme la vôtre.

Faut-il pourtant subir ? Ma réponse est Non.

Nous ne lâcherons rien.

Car peu importe le temps, ce qui compte ce sont les messages et le résultat ainsi que les erreurs flagrantes que le peuple voit. Ne changez rien, reste comme vous êtes, libres ! Mes bottes me manquent, vous me manquez camarades et ami-e-s et je continue la lutte d'une autre manière. Grace à vous j'ai assez de contacts à l'extérieur pour me faire entendre. Cela fait plus de dix ans que je me bats pour différentes causes. Je suis originaire de cette région et je le resterais malgré mon interdiction de séjourner dans le 44 pendant 2 ans. Sauf Avesnac où j'ai acheté un petit corps de ferme que je rénove pour tous ceux qui aiment la nature et la liberté. Je suis tailleur de pierre et cela me plaît. Ma lutte se fait aussi dans la musique depuis 12 années et passera ces messages grace à l'aide extérieure, étant à l'heure actuelle prisonnier.

Cyril n°ecrou 57360 prison de Nantes

# Récit d'une journée mouvementée - Témoignage du 24 novembre

Ceci, les médias ne le disent jamais.

Départ de Redon 8h. Arrivée vers 8h45 au carrefour des Ardillères, bloqué par deux véhicules de gendarmerie. Je retrouve un couple de retraités de St Nazaire qui sont venus chaque jour de la semaine.

Nous rejoignons la Vache Rit à pied, les jeunes ne trouvent plus de chaussettes dans les tas de linge donnés par de nombreux sympathisants.

Nous marchons jusqu'à la Rolandière, les fourgons de CRS sont rangés à l'angle de la forêt de Rohanne, les Playmobils ont déjà investi la forêt. Les jeunes nous conseillent d'attendre pour se rendre en groupe à travers le champ. Pour une zone humide, c'est vraiment une zone humide, on a l'impression de marcher dans la vase par endroits.

A l'extrémité du champ nous pénétrons dans le bois où sont les cabanes en bois, déjà encerclées par les forces de l'ordre. Dans les arbres les occupants sont toujours là (il y resteront jusqu'à la tombée de la nuit et le départ des CRS, bravo les filles et les gars)

Premiers contacts avec les CRS (à 53 ans, au pays des droits de l'homme, sous un gouvernement de gauche, qui m'aurait dit ça un jour ?), c'est plutôt calme, ils ne sont pas causants, pas souriants, on en viendrait à se demander s'il y a un cerveau là dessous.

Les gens arrivent progressivement, vite une petite centaine. On entend des bruits d'engins au loin et de grenades assourdissantes, il y a des barricades à franchir, avant d'arriver jusqu'à nous. Les pelleuses s'approchent, devant, une bleue de la gendarmerie qui s'enlise jusqu'à la moitié des roues, gros rires et applaudissements. Après une demi heure de tentative infructueuse, les tractos se frayent un autre chemin et commencent leur sale boulot.

Nous essayons d'avancer en rang serré, au contact des boucliers des CRS, je dis à l'un d'eux par deux fois de ramasser sa matraque, je ne suis pas violent, je n'ai rien dans les mains, ce qu'il fait (bizarrement), puis ils nous repoussent. Je me cale devant un arbre, ils continuent d'avancer. Je me retrouve derrière eux, à terre dans la bousculade. Il y en a deux qui m'attrapent manu militari pour me renvoyer de l'autre côté, je leur explique pourquoi je suis là : vous m'avez coincé contre l'arbre...

Vers 11h 5-6 jeunes se dénuident pour montrer leur non violence et le déséquilibre des forces. Nous nous mettons tous à quatre pattes et avançons vers eux dans ce même état d'esprit.

C'est alors qu'on se fait gazer avec leurs bombes aérosol (comme sur la photo ci-dessous). Il n'y a rien de pire, ça pique très fort dans la bouche, le nez, les yeux n'en parlons pas. Il faut se replier au plus vite, on ne sait plus où on est, les yeux sont en feu, plus possible de les ouvrir, on tousse tant qu'on peut. Les jeunes crient sérum (physiologique) pour ceux qui en ont besoin. Je m'appuie contre un arbre, les yeux complètement fermés, le temps de récupérer un peu, puis me

dirige vers un des jeunes , demande du sérum. Il m'explique qu'il ne faut surtout pas me frotter les yeux , ça soulage un peu, mais en même temps fait peut-être couler du produit des paupières vers les yeux. J'apprendrai plus tard que c'était du gaz au poivre, vraiment très puissant car ce soir sous la douche après m'être longuement rincé, j'ai essayer de laver avec un gant très savonné, l'irritation repart de plus belle, presque aussi intense que ce matin. Pour un baptême du feu ce ne fût pas triste. Après les lacrymos, c'est de la rigolade.

Ensuite commencent progressivement des petites charges de quelques manifestants, des jets de bois morts auxquels ils ripostent par des grenades lacrymogènes (dans chaque cartouche il y en a 5 ou 6) . Les jeunes essaient de les enfouir ou ceux qui ont des gants les renvoient à l'expéditeur ; Parfois le vent renvoie tout vers eux. Il y a aussi des grenades assourdissantes.

Au fur et à mesure les rangs s'épaississent de notre coté. Deux cars sont annoncés arrivant de Paris. Mais les rangs se sont aussi sérieusement densifiés de leur coté. Ce sera ce petit jeu tout l'après midi. Je reconnais de nombreux redonnais qui ont rejoint les rangs.

Les CRS n'hésitent pas non plus à faire usage de tirs tendus de flash balls, n'hésitent pas à toucher un retraité d'au moins 65 ans.

Là leur réaction est très révélatrice : l'homme est à terre entouré de camarades à son secours, les CRS chargent à un vingtaine pour venir le récupérer, gazer les autres au besoin, et le trainer au sol jusque derrière leurs rangs.

Il ne faut surtout pas qu'un blessé reste du coté des manifestant (une bavure ça serait gênant)

Vers 16h30 tout est déblayé, les engins repartent, les jeunes sont toujours dans les arbres, quel courage. Les CRS décident de se replier, exercice délicat pour eux, reculer ils n'aiment pas ça. Dans les ornières de boue, avec tout leur attirail, c'est pas facile, certains tombent, ils sont ridicules, on ne les loupe pas.

Au bout d'un moment, ils perdent leur sérénité, lancent des lacrimos et grenades assourdissantes à tout va. Il n'y a plus aucune visibilité, il faut s'écarter.

A la sortie du bois on découvre des rangées interminables de fourgons bleus, à perte de vue. Ils ont peur de nous au milieu du champ et nous lancent des grenades. Pas de chance le vent est contre eux on est pas plus de quinze, on n'a rien dans les mains, ils sont complètement malades. C'est vrai que nous sommes de méchants anarcho-extrémistes de je ne sais plus quoi.

Contrairement à ce qu'on peut lire sur les sites de presse ou entendre à la télé il n'y a eu aucun jet de cocktails molotov de la journée dans la forêt.

Les journalistes étaient tous derrière les CRS "en zone sécurisée" . A lire leurs articles ou retransmissions, force est de constater qu'ils n'ont pas la même vision des choses que ce que nous vivons de notre coté. Espérant que cet éclairage vous permettra d'être vigilant, si vous ne l'êtes déjà, de ne pas prendre pour argent comptant tout ce qui peut être dit.

Quand il n'y a pas de CRS, il n'y a pas de violence

Quand il y a des CRS il y a beaucoup de violences

# **La difficile « mise hors d'état de filmer » d'une dangereuse femme de 65 ans et 1,50 m**

Mercredi 24 novembre

Hier mardi 23, vers 16h et quelques sur la zone, un couple de paysans chez qui j'envoyais des mails a reçu un appel d'un voisin : pour cisailage des barbelés et barrières, et dispersion des génisses ) à la Gaitée. J'y suis allée avec les copains pour les vaches, et pour prendre des images. Je fais court sur les circonstances, mais, pendant la démolition d'un toit, je me suis fait arracher mon caméscope, et abîmer la main gauche (je ne voulais pas lâcher l'appareil).

Nous avons, non sans mal, récupéré le caméscope (mais pas sa carte...). Je suis ensuite allée voir le toubib pour constatations (il était alors presque 19h) et il m'a envoyé faire des radios mercredi.

Après toute l'après midi à l'hosto mercredi 24, j'ai une fracture au doigt, et 21 jours d'interruption temporaire de travail. Étonnant tout de même que ces gros 'poulets' aux hormones, soi-disant formés au maintien de l'ordre et à assurer notre 'sécurité', soient incapables de maîtriser sans dégâts une nana de 65 ans, 1,50 m de haut, non-violente... En attendant, je ne suis plus sur la zone, et je tape avec la main droite et un doigt de la gauche, et ces deux faits vont me rendre moins bavarde par écrit...

Jeudi 25 novembre

Aux dernières nouvelles, ce matin jeudi 25, le représentant du préfet qui a reçu des élus 'regrette' et que les flics n'étaient 'pas là pour ça' et que 'ça n'aurait jamais du se produire' !!! La plainte a été portée à Blain : à 21 jours d'ITT ce sera sans doute difficile de classer sans suite (à moins de 8 jrs, c'est même pas la peine d'essayer...)

Sur place, la lutte et la solidarité continuent, c'est ça l'important.

# Récit des agressions et saccages que nous subissons ces derniers jours des forces de destructions capitalistes.

## Le Sabot

Mardi,

Très tôt le matin, réveil à 5 heures, puis café tous ensemble. La flicaille se pointe par la route de la Paquelais vers 7h00 au lever du jour. On reçoit l'info que les flics attaquent la barricade sud. Ils avancent sans faire les 3 somations habituelles, ils passent la barricade enflammée 30 secondes avant et se mangent quelques œufs de peinture dans la face. Ils sécurisent toute la route du Far-Ouezt au Sabot. Des affrontements suivent aux premières barricades du Sabot. Les flics réussissent à passer en contournant les barricades par les champs et ils nous font reculer en nous aspergeant copieusement de lacrymos. On charge les flics à une soixantaine. Échange de projectiles divers et colorés contre des tirs de lacrymos.

Les flics et les officiels sont contraints à reculer, asphyxiés par leurs propres lacrymos ces gros cons. Face à face tendu toute l'après midi. L'après-midi, les flics arrivent à sécuriser le Sabot. Toute résistance devient impossible. Les zadistes en face ne pouvant plus se défendre car totalement à découvert une fois la pelleuse ayant détruit toutes les barricades et ouvert une tranchée le long de la route de la Paquelais.

Une trentaine de personnes solidaires avec la lutte font un sitting devant le trou béant laissé sur la route, empêchant, de fait, la pelleuse d'entrer dans le jardin collectif. Les Play-Mobiles se mangent un paquet de vanilles. Leur regard dépourvu de la moindre parcelle d'humanité et de matière grise reste impassible malgré des blagues qui n'arrêtent pas de fuser de tous les côtés. Les soir les flics et les collabos de la DDE qui bossent avec eux se cassent sous les huées.

Mercredi,

Petit rassemblement dans le Sabot suivi d'un petit déj. La veille les légions de César ont détruit toutes les barricades et projectiles (5 barricades défoncées à la pelleuse, œuf colorants, légumes pourris, bouteilles de peintures, cailloux, bouclier pour se protéger des tirs tendus de lacrymos et des raquettes pour les renvoyer aux Play-Mobiles agresseurs).

Au petit matin une seule barricade nous protège de la flicaille, construite dans la nuit par des camarades fraîchement arrivés.e.s, des paysan.n.e.s et personnes solidaires venues sur les lieux. Les flics nous surprennent en se déployant dans le champ très rapidement. Ils gardent leur position à une trentaine de mètres de nous. Les flics nous envoient des lacrymos par derrière puis se mettent à gazer le chemin du sabot ou nous nous trouvons.

Très vite il devient impossible de rester sur place, l'atmosphère étant irrespirable et on se trouve un peu démuni face aux robocops, on recule, ils avancent, masque à gaz sur le groin, rapidement ils pénètrent et sécurisent le sabot. (coté ouest) Les flics prennent également les barricades Est coté Belishroot, les barricades du pimky (le nord) et contiennent les gens

au niveau du far ouest (le sud)

Affrontement expéditif , qui nous laisse un sale goût d'impuissance. Différents groupes tentent de se concentrer sur les machines de chantier pour ralentir leur travail mais le convoi est bien protégé , patrouilles a pied , escorte et tout le tralala. Bilan de la journée niveau destructions : la maison commune du Sabot n'est plus, le jardin collectif est ravagé, la maison du Cent Chêne (ancienne boulangerie de la ZAD déplacée depuis, le pain est excellent, merci.) est elle aussi détruite.

Trois autres maisons auto-construites sur la zone du Sabot sont elles-aussi au sol. Des flics grimpeurs s'attaquent aux cabanes dans les arbres.

## **La forêt de Rohanne**

Mardi,

Vers 15 heures, les flics chargent la forêt de Rohanne avec pour objectif de détruire les cabanes dans les arbres. Les flics font usage de nombreux tirs de flashballs. Les salauds visent la tête. Un copain témoigne qu'il s'est pris un tir de flashball dans le cou. Plusieurs potes sont blessés par des éclats de grenades de désencerclement. D'autres sont blessés par des tirs de flash-Balls.

Mercredi matin

Les flics encerclent la Forêt et sécurisent tout. Des gendarmes spécialement formés pour la haute montagne commencent à aller chercher des opposant.e.s toujours perchés dans les arbres afin de protéger les cabanes. Un manitou détruit une cabane sous forte protection des Play Mobiles

La flicaille détruit plusieurs cabanes à l'aide d'un manitou dans la journée. Les zadistes sur place restent impuissant.e.s face à un dispositif de répression infranchissable.

## **Barricades sud et nord sur la route de Vigneux**

Mardi matin,

7h30 les flics prennent la barricade centrale en passant par le chemin de Suez en courant. Une partie des opposant.e.s se replie sur la barricade sud et finit dans les champs à droite pour passer par la forêt de Rohanne et défendre la barricade nord qui bloque la route vers le Vache Rit. Au croisement des Fosses-Noires et de la route de Vigneux, une batucada s'installe dans le champ à vaches en face de la Saulce.

Les pelleteuses et des vas et viens de camions remplis de gravas commencent leurs balais de mort. La maison sera finalement totalement rasée, les cabanes dans les arbres détruites ainsi que toutes les constructions au sol. Des flics qui protègent les pelleteuses et camions se mangent des œufs de peinture. Les Play-Mobiles, déjà ridicules à la base, sont la risée des personnes sur place. Résistance acharnée des zadistes sur la barricade nord toute la journée. Les flics ont aspergé les opposant.e.s sur place de lacrymos et de grenades assourdissantes. La barricade résistera aux assauts des forcenés casqués jusqu'à 17 heures.

## Chemin du Pimky

Les flics se placent devant le Pimky le mardi après-midi. La manifestation qui partait de Notre-Dame à 10 heures est juste à côté sur la gauche, après la route des fosses-noires. Plusieurs personnes solidaires ainsi que des manifestants font une chaîne humaine pour empêcher les plays-mobiles d'accéder au chemin qui mène à la cabane. Le lendemain matin, deux potes planqués 1h30 dans les buissons entendent les flics faire des blagues à deux balles, Ces lobotomisés du bulbe finissent par se déchaîner sur les 4 tentes sur place au milieu de rires bien gras.

## Perquisition à la Sécherie

Mercredi après-midi,

Plusieurs camions de Play-Mobiles encerclent la Sécherie rendant impossible aux habitant.e.s de sortir ou de rentrer. Deux officiers de la Police judiciaire cherchent un émetteur, certainement énervés par les émissions en continu de Radio Klaxon qui tourne l'État saucialiste, les flics et Vinci en ridicule depuis maintenant deux semaines. Après une fouille infructueuse de deux plombs, toute cette bande de guignols repart la queue entre les jambes, les mains vides. Une pelleuse arrache un arbre sur les lieux de l'ancienne maison du Coin, sous forte escorte policière, le long de la route des Fosses-Noires. Nos camarades sur place interpellent les Play-Mobiles jusqu'à ce qu'ils dégagent.

Jeudi

Les flics bloquent le rond-point des Ardillères et la Paquelais et fouillent tous les véhicules. Il semblerait qu'une nouvelle vague de répression nous attende dès demain par Toutatis !

La lutte continuera jusqu'à la défaite totale des forces ennemies et le retrait des armées d'occupation saucialistes de la Zone d'Autonomie Définitive.

Bref, que Vinci et le gouvernement de Gôcheuuuuuh ne s'y trompent pas ! Le fait que pratiquement la totalité de nos lieux de vies soient détruits, ne nous ne fera pas renoncer, au contraire. Nous reconstruirons sur les ruines que les légions de César ont laissé. Nous serons désormais bien plus mobiles et réact.ifs.ves aux agressions futures de l'État français, de Vinci et de sa filiale AGO.

L'État ment ! La ZAD n'est absolument pas évacuée ! On est toutes et tous là et au taquet !  
La lande ne sera pas bétonnée !!!

Des habitant.e.s de la Zone d'Autonomie Définitive en résistance.

<http://zad.nadir.org/spip.php?article485>

# Témoignage sur les expulsions dans la forêt de Rohanne

31 octobre

J'avais rejoint sept camarades en haut de la dernière cabane à expulser dans la forêt de Rohanne. On s'amusait bien là-haut, peut être grâce à l'anxiété, à la tension palpable, partagées. On faisait des blagues, on se distribuait les équipements dispos. On a bricolé un baudrier avec une longe.

A regarder tout ça de haut pendant vingt minutes, on s'est sentiEs fortEs. à un moment en bas ça a chauffé, des hommes en plastique tout peinturlurés ont encerclé notre arbre et viré nos soutiens au sol, violemment. ...

Dans quelque temps, ça va être notre tour...

Ils ont approché un manitou (un godet avec un bras télescopique de 16 m, je crois) et après quelques tergiversations, deux tortionnaires et un sauveteur (!sic) de haute montagne (re !) se sont embarqués dans le godet et ont été hissés à notre hauteur pendant que l'OPJ au sol nous sommait de descendre en disant « nous n'emploierons pas la force ». A cinq on fait la tortue (position solidaire, assis en rond, bras et jambes entremêlés), tandis que trois autres potes grimpent plus haut pour empêcher que l'arbre ne soit coupé. D'ailleurs il est toujours là.

Le premier tortionnaire éventre la bâche à coups de couteau, l'autre attend en retrait, le sauveteur alpin communique avec le sol. Une fois entré, le type se pose, nous mate. "c'est un steack" il dit. Et puis il va au travail. Clé cervicale (il a essayé de m'arracher la tête), étranglement, doigts tordus... il m'a aussi un peu broyé le genou. C'était un moment bizarre, où j'ai vu comme la peur me disciplinait. Je veux dire, j'ai eu plusieurs fois conscience d'occasions de le frapper, même dur. mais la douleur qu'il me faisait, et son calme... le pouvoir et l'appui de l'Etat et de la loi, dans ses mains à lui.. j'ai pas osé, tant mieux peut-être.

J'ai demandé aux copinEs de me lâcher. Pardon. Saucissonné, je résiste mollement, essayant juste de le freiner. Et ma tête me rappelle que je suis plus mou en tout cas qu'un godet de manitou.

La mâchoire d'acier se referme pour une fois littéralement, dans mon dos. Je passe la descente avec un genou sur la nuque.

De quel droit ? Tout ça là, d'où ?

Au sol c'est les robocops qui me prennent en charge. Je passe trois heures menotté serré à un arbre à voir mes codescenduEs traînéEs là dans le même état que moi, yeux enfoncés, baffes et clés de partout, mâchoire d'acier et tête de brute.

Et puis ensemble à essayer de nous foutre de la gueule des flics, à les mettre dans la merde éthique, attendre qu'iles aient peur du noir et des louves, que tout ça se casse de chez nous. Illes s'embourbent eux-mêmes, nous, on les emmerde.

Nous on habite ici, on partira pas, mieux : on va s'installer, partout où l'Etat pose ses sales pattes, ses dangereux appétits, ses gros yeux.

# Une lacrymo à 80 ans ...

Aujourd'hui passage rapide avec collègues angevines sur la ZAD, magnifique moment passé avec Paul, ce paysan de 79 ans qui doit être archi-connu j'imagine là-bas, enfin bref, il a quasiment fait manger la terre de la ZAD aux gendarmes en leur déclamant un discours grandiose qui me fait encore des frissons :

"Hé les envahisseurs, regardez ! ici ont poussé des générations et des générations de patates ! et aussi de carottes ! et elles pousseront encore, autant que je vivrai, et même après ! car cette terre, vous la voyez, cette terre là, bien noire, tenez sentez-là (hop, au passage le coquin Paul fout le nez du flic dans la motte), hé bien cette terre elle est à nous, à nous et pas à vous, jamais elle sera à vous !"

Et hop il fait un pas en avant face aux flics et il gueule "1m ! hé les copains, j'ai repris 1 m"..

Bon enfin, au moment où il s'est avancé résolument vers la haie en disant qu'il comptait désormais "dérober l'estafette"

Il a fini par se faire gazer à bout portant.

Oui au bout d'un moment "les gamineries, à 80 ans, ça suffit" a dit le gendarme ...

<http://zad.nadir.org/spip.php?article541>

# Encore une expulsion de la forêt,

## 5 Novembre 2012

On habite dans la forêt de Rohanne.

Pendant les deux dernières années, les nombreuses personnes qui ont vécu et passé par ici ont construit sept cabanes dans les arbres et une belle maison collective de trois étages. Le jeudi 19 Octobre, les policiers sont venus avec des bulldozers et ont détruit la maison.

Dès le lendemain, avec beaucoup de gens motivés, on a commencé à construire une nouvelle cuisine à six mètres de hauteur dans les arbres, et une nouvelle cabane collective un peu plus haut. Le mardi 30 et le mercredi 31 octobre ils sont revenus avec des bulldozers et des manitous pour détruire les deux cabanes fraîchement finies, ainsi que les sept cabanes dans les arbres.

Pendant le week-end, on a construit un abri temporaire sur le sol avec des palettes et des bâches afin de pouvoir y dormir pendant que nous reconstruirions des cabanes dans les arbres. En gros c'était quelques matelas sur des palettes, avec des poutres ficelées à des troncs d'arbres et couverts de bâche.

Tôt le matin, le lundi 5 Novembre une vingtaine de fourgons de police a bloqué les routes autour de la forêt de Rohanne. Ils sont entrés dans la forêt à pied, et à huit heures et demie six personnes endormies ont été encerclées par une trentaine de policiers armés de boucliers, tenue anti-émeute complète et talkies-walkies bruyants. Les flics nous ont crié de prendre toutes les affaires qu'on pouvait emporter et de sortir de la forêt. Les flics ont commencé à casser le refuge et à découper les bâches en petits morceaux alors que nous étions encore à l'intérieur. Après nous avoir poussé dehors et mis à terre ils ont tailladé les matelas et tout détruit, ils ont même coupé tout le polyprop en morceaux minuscules de façon à ce qu'il soit totalement inutilisable. J'ai un peu l'impression qu'on commence vraiment à les faire chier.

Ils ont vidé une trousse medic sur le sol humide et boueux l'ont piétinée, et ont fait de même avec une boîte de muesli et tout le contenu des sacoches de vélo. Ils ont détruit les deux vélos en dépit de la promesse faite la main sur le cœur par le chef de l'opération, comme quoi on pouvait garder nos vélos et qu'ils ne seraient pas touchés. Ils nous ont poussés, nous ont menacés et nous ont forcés à sortir de la forêt. Ils ont essayé de nous faire passer à travers une énorme flaque près de l'entrée que nous savons être profonde jusqu'aux genoux, mais nous avons suggéré à la place qu'ils nous suivent par un autre chemin et ils l'ont fait.

Toutes les personnes valides de sexe masculin ont été fouillées par les flics, et une d'entre elles avait une carte d'identité avec elle. Les deux autres ont été emmenées en garde à vue. Les trois personnes de sexe féminin valides ont été invitées à attendre une femme flic pour les fouiller. Et d'attendre. Et d'attendre. Et d'attendre. Il semble qu'il n'y ait pas autant de flics femmes dans le coin et au bout d'une heure ils ont juste demandé nos noms et lieux de naissance. N'ayant pas réussi à obtenir d'informations personnelles ils se sont concertés, après quoi ils sont venus pour nous dire que nous pourrions simplement partir. Pourquoi ? Ils nous ont dit qu'ils en avaient marre de nous, et

qu'ils ne voulaient pas perdre de temps au poste de police, encore une fois, si encore une fois nous n'allions pas donner nos noms.

C'était une façon assez désagréable de se réveiller, finalement, et ça commence à être un peu ennuyeux d'avoir nos maisons détruites chaque semaine. Toutefois, après avoir eu le temps de réfléchir, je ne peux m'empêcher de voir un côté drôle à tout cela. Quand nous avons demandé pourquoi nous étions arrêtés la police nous a dit qu'il était illégal de faire du camping sauvage dans la forêt. Ainsi, près de deux cents policiers anti-émeute ont encerclé la forêt et passé presque une journée entière à en passer chaque centimètre carré au peigne fin juste pour trouver six campeurs.

Vingt camions pleins de policiers hautement équipés juste pour faire tomber quelques poutres et des bâches mises en place dans le week-end.

Peut-être que nous on en a marre d'eux, mais c'est clair qu'on les saoule complètement. À la prochaine cabane dans la forêt !

<http://zad.nadir.org/spip.php?article530>

# Quand une grenade assourdissante devient un explosif dévastateur

**Quand une grenade assourdissante devient un explosif dévastateur,  
ils placent l'oreille interne bien près des orteils externes...**

Le matériel qu'ils utilisent, ces exemplaires forces de l'ordre est censé être réfléchi scientifiquement, et si jamais, ils nous blessent à vie, c'est bien qu'on a pas respecté le mode d'emploi ( car on est en marge du sens commun), c'est bien qu'on a truqué la partie.

Car quand ils avancent après les 3 sommations polies, nous en théorie on recule, et si c'est pas le cas, la réponse est graduée, toujours non- létale s'il vous plaît. Mise en scène spectaculaire, sensé choquer, faire perdre des repères sensitifs, créer des blessures plus impressionnantes que réelles.

Sauf quand on y perd un œil, un orteil, qu'on fait une crise cardiaque ou d'asthme dans les gaz, et la encore comme les porcs sont bien dans leurs rôles de flics mesurés et républicains, il ne peuvent évidemment pas assumer que ça les fait bien marrer et t'assurent que tu fais partis de ceux qui n'ont pas compris le schéma, car tout était prévu pour qu'il ne se passe rien de notable.

Bref, tous celles et ceux qui se sont fait perforés par des éclats de grenades, qui se sont fait arrachés un peu d leur squelette étaient pas forcément en train de commettre l'acte délictuel de répondre aux attaques des flics.

Il suffit juste de passer le pont, d'Être du côté de la lutte pour se prendre possiblement différent stigmates de la part du pouvoir. Ça on le sait depuis longtemps déjà, c'est pas ça qui va nous faire baisser les bras.

Il ne prendrons jamais la ZAD car on l'a porte avec nous, partout on l'on est, on rendra ce monde ingouvernable."

<http://zad.nadir.org/spip.php?article923>

# **Lettre ouverte à Mr le Préfet :**

## **Non, Mr le Préfet, votre violence n'a rien d'une « riposte graduée » !**

Vous vous vantez ce matin de rester modéré dans l'usage de la violence que vous faites. C'est vrai que vos supérieurs nous ont déjà montré au Chefresne à quel point vos forces de l'ordre sont capables de faire autant de blessés en très peu de temps. 3 blessés graves, dont l'un a perdu son œil depuis, un de plus pourrait on dire malheureusement, et 25 blessés légers en quelques minutes.

Tout cela pour le simple fait d'avoir voulu déboulonner symboliquement un pylône transportant une énergie nucléaire dont la dangerosité n'est plus à prouver.

Vous vous vantez de ne pas utiliser de flash-ball, en passant sous silence l'emploi de grenades assourdissantes qui ont tout autant de victimes à leur actif. Vous envoyez l'armée à notre porte et vous vous permettez de nous présenter comme des agresseurs.

Vous osez nous demander ensuite de rester calmes, comme si vous n'étiez pas à l'origine de cette agitation. Mr le Préfet, vous êtes sans aucun doute le plus grand hypocrite que la terre ait porté !

Vous dénoncer également un soi-disant « appel à la lutte armée » dont nous serions les auteurs, ou tout du moins les relais.

Vous rendez vous compte de l'énormité de vos propos ?

Savez-vous seulement ce qu'est un appel à la lutte armée ou prenez vous vos concitoyens pour des imbéciles ?

Voyez vous en notre sein des personnes, fusils a la main, menacer vos sbires ?

Avons nous demandé à celles et ceux qui nous soutiennent depuis l'extérieur de plastiquer les hôtels où dorment vos garnisons ?

Mr le Préfet, les mots qui sortent de votre bouche ont l'odeur d'un cadavre !

Même si vous le mériteriez très certainement, nous ne vous attaquons pas Mr le Préfet. N'inversez pas les rôles, c'est bel et bien nous qui sommes attaqués actuellement ! C'est donc à nous et seulement à nous de parler de riposte graduée...

Vous vous scandalisez pour un gendarme très légèrement blessé (1 jour d'ITT) alors même que nous comptons déjà plusieurs blessés légers en notre sein du fait de vos attaques incessantes contre nos lieux de vie. Vous venez jeter des gens à la rue, détruire des maisons, passer la pelleuse dans des jardins cultivés qui nourrissent des dizaines de personnes. Vous détruisez même les habitations situées sur des terrains qui ne vous appartiennent pas encore et osez nous faire la morale sur le respect de la propriété privée !

Vous avez fait mettre le feu à une cabane sans vérifier si des personnes s'y trouvaient encore ou non et vous refusez d'appeler cela un incident ou une bavure. Des enfants vivaient ici auparavant, venez donc leur expliquer votre geste. Venez donc leur expliquer en face que la violence ne vient pas de votre côté. Franchement, Mr le Préfet, n'avez vous pas honte ?

Toutefois, Mr le Préfet, le plus violent pour nous, ce n'est pas de perdre nos maisons. Nous sommes autonomes, nous les reconstruirons en moins de temps qu'il ne vous a fallu pour monter cette opération. Nous avons appris à vivre sans argent, sans télé et sans dépendance à la consommation démesurée qui alimente votre système économique.

Nous produisons notre pain, notre lait, notre électricité, nos légumes et notre viande et construisons nous mêmes nos habitats. C'est peut être cela qui vous insupporte le plus, la démonstration qu'il est possible de s'affranchir de l'emprise de l'Etat que vous représentez et du capitalisme que représente ici Vinci et ses partenaires.

Ce qui alimente notre colère et nous rend plus que jamais déterminés à résister et à rester ici, ce n'est pas la destruction violente de nos maisons. C'est la destruction de notre maison à toutes et tous, notre terre, là où vivent nos enfants. Vos enfants aussi habitent cette planète, Mr le Préfet. Voyez nous nous soucions d'eux plus que vous apparemment. Un jour vous devrez leur expliquer pourquoi votre carrière a été plus importante pour vous que leur futur.

Vous arrivez avec votre armée et vos machines de destruction pour saccager un bocage qui est à la fois une des plus importantes réserves d'eau de la région et l'habitat d'espèces en voie de disparition. C'est aussi des terres agricoles qui nourrissent vos concitoyens depuis des centaines d'années. L'argent ne se mange pas Mr le Préfet ! Au nom de la sacro-sainte fuite en avant que vous dénommez « croissance », vous détruisez le seul héritage de valeur que nous avons encore pour les générations futures.

Il est évident que notre seul tort est en réalité de refuser le monde que vous nous imposez. Un monde stérile nourrit d'OGM et de virtualité, où la terre est maintenue en vie artificielle à coup de produits chimiques. Ce n'est pas ce que nous appelons le progrès !

Nous souffrons de voir la terre mourir de votre soif démesurée d'argent et de pouvoir. C'est pour cela que nous résistons. C'est pour cela que quelle que soit l'ampleur de la violence que vous exercerez, nous ne partirons pas. C'est pour cela que nous continuerons à nous battre !

Si nous ne le faisons pas, qui le fera à notre place ?

Certains disent qu'il est déjà trop tard. Nous refusons de le croire et tant qu'il restera ne serait ce qu'une lueur d'espoir, alors nous continueront de jeter toutes nos forces dans la bataille !

Nous n'avons pas de télévisions pour endormir nos cerveaux et faire taire nos consciences. Nous refusons de réduire au silence la rage sourde qui nous habite face au spectacle de l'humanité qui s'autodétruit, pour les seuls intérêts d'une classe dominante infiniment minoritaire. Nous ne pouvons vous laisser faire cela en restant impassibles, c'est trop nous demander. Nous avons depuis longtemps effacé le mot résignation de notre dictionnaire face à la violence de l'Etat et du capitalisme.

Alors oui, Mr le Préfet, si vous envoyez des machines détruire les seuls espaces de vie qu'il reste pour nos enfants, nous appelons en retour à détruire ces engins de mort avant qu'il ne soit trop tard. Cela n'a rien d'une « lutte armée », Mr le Préfet, mais tout d'une « riposte graduée » !

*Un-e assiégé-e qui résiste, Notre-Dame-Des-Landes, Le 20 octobre 2012*

<http://zad.nadir.org/spip.php?article374>

# Raser une maison...

*Ca fait dix jours que César, l'opération impériale d'expulsions sur la ZAD est lancée. Le PS, dans un intérêt bien compris, semble ambitionner une expulsion propre, sans vague, qui préserverait la paix sociale et ce qui leur reste peut-être de façade « socialiste ». Il n'y a là rien de surprenant, si ce n'est le fait que les écologistes au gouvernement n'aient pas encore réussi à faire certifier l'expulsion HQE.*

*Mardi matin n'a pas débarqué chez nous un « dispositif militaire disproportionné » mais une réponse policière banale et systématique à ceux qui résistent. Nous le savions, mais le recul ne supprime pas la violence du choc.*

*Pourtant l'abattement n'est pas la règle tant les solidarités à l'œuvre se sont multipliées.*

*Liens et positions sont en ébullition. Les limites se redessinent sans arrêt. Les gestes de lutte et messages de soutien ont semblé venir du monde entier, donnant une force surprenante à cette lutte dans ce moment où elle en avait bien besoin. Quelques cloisons entre nous ont sauté et c'est un joli pied de nez à César et à ses années de travail médiatico-policière de construction de l'ennemi intérieur. Dans le rythme fou de ces journées et de celles encore nombreuses à venir, il est bien difficile de s'extraire un moment de l'urgence. Prendre du recul ou anticiper la suite semble illusoire tellement la situation change à un rythme effréné. Cette intensité rare offre un contexte de partage large d'expériences, d'envies et d'idées. De nombreuses positions sont exprimées, certaines sont relayées par l'arsenal médiatique ravi de cette sorte de mini-guerre à portée de la main, d'autres sont diffusées par une multitude de moyens autonomes. De là, part l'envie de porter aussi des positions politiques pour alimenter les innombrables discussions que la situation fait émerger.*

*Une pensée forte va vers ceux qui luttent partout dans la grande brume de cette « époque si riche en spectateurs et si pauvre en complices », les expulsé-e-s sans bruit, les personnes qui subissent les contrôles de flics et tabassages tous les jours, ceux qui vivent avec la peur au ventre, celle du contrôle d'identité, celle du contrôleur dans les transports en commun. Ceux qui n'ont nulle part d'où se faire expulser, les exploité-e-s, les opprimé-e-s, les ratonné-e-s, celles qui meurent sous les coups de leur mec, celles qui vivent sous les coups de leur mec, ceux qui n'ont pas la bonne couleur de peau pour bénéficier d'un soutien large quand l'armée d'en face débarque et vers tou-te-s celles et ceux qui ne sont pas du côté confortable des inégalités et qui ne le seront jamais.*

## **Raser une maison,**

ou un quartier, est tout à l'opposé de l'acte « barbare ». La démolition, c'est la banalité de la civilisation qui se construit toujours sur des ruines encore fumantes. Ce projet d'« aéroport du grand ouest » n'est pas spécialement anti-écologique, inutile et nuisible. Il n'est qu'une pierre parmi d'autres dans la logique d'aménagement de cette région pour la rendre compétitive et rentable sur le marché des métropoles. Remodeler des quartiers, changer les noms et les usages des lieux, définir des axes de développement pour des espaces à rentabiliser est le travail quotidien des décideurs, élus de tous bords et experts. Réaliser ces projets, s'engouffrer dans ces nouveaux marchés est le travail quotidien des investisseurs et profiteurs.

### **Raser une maison,**

c'est bien plus qu'une question de « logement », ce mot évoquant en effet plutôt un lieu où l'on passe le temps de repos avant de retourner au travail. Ce dont il s'agit ici, c'est surtout de tenter d'anéantir un lieu de vie, ses moyens matériels d'autonomie mais aussi toutes ses imbrications sociales, locales, liens d'amitié, d'entraide, de solidarité, ses conflits aussi. Ainsi, chaque jour, partout, des milliers de personnes sont délogées, expulsées, contraintes de déménager, de quitter leurs réseaux de débrouilles, de repartir à zéro ailleurs. C'est vrai, ça se voit moins d'habitude, mais l'effet d'isolement et d'affaiblissement est le même et constitue la base de la domination capitaliste qui a besoin d'individus dépendants au marché et serviables.

### **Raser une maison,**

c'est souvent en effacer les traces rapidement, en « \_nettoyant\_ » scrupuleusement ou en reconstruisant par dessus. Les traces de l'acte de destruction sont des bribes de l'histoire des vaincus qu'il s'agit de faire disparaître. Sauver des décombres quelques poutres, raconter des histoires de ces lieux, prendre des photos avant le désert sont autant d'actes de résistance face à la violence de la réécriture de l'histoire par les dominants. Garder des traces pour que la colère sache exister contre l'oubli. Ces « \_places nettes\_ » laissées là où nous vivions font écho à tous ces « \_aménagement\_ » qui déracinent, à tour de bras de tractopelles, en grignotant aussi chemins, terrains de jeu ou espaces libres.

### **Raser une maison**

en assumant la tactique de la terre brûlée, appeler « au calme » tout en osant prétendre que « tout s'est bien passé », c'est nier la violence d'un tel acte. Ces tas de gravas sont des plaies ouvertes qui risqueraient de nourrir la colère. Et ces pierres, si rares dans ce bocage rebelle, appellent si fort à l'exprimer, à ne pas la laisser ronger l'intérieur, à la faire sortir de soi de la manière la plus instinctive qui soit. Les fracas des gravats dans les bennes, les bip-bip des bulldozers et les convois aux girophares bleus résonnent dans le brouillard et tentent de graver en profondeur le sentiment d'impuissance. Alors les traces de bitume fondu sous les barricades, les quelques arbres tombés, les griffures de sous-bois, les courbatures d'avoir trop courru, crié ou jeté, les traces de coups parfois, sont les seules cicatrices visibles qui restent.

### **Mais cette fabrique du vide**

et de l'oubli à l'oeuvre partout sur le territoire de l'empire se confronte ici tout particulièrement à une construction d'une autre sorte. Ce qui s'est tramé réellement ces dernières années dans la lutte contre l'aéroport et qui apparaît au grand jour dans ce moment de crise est un esprit de résistance et de solidarité que le nombre de militaires et de machines ne pourra empêcher de continuer à grandir. Si, militairement, la défaite était tellement prévisible, la surprise est grande de vivre ce moment avec cette sensation forte d'une communauté en lutte. Des liens se renforcent, se révèlent, ou se tissent encore, dans le rythme incroyable de ce moment où tout circule plus vite dans cet espace plus « sécurisé » que jamais, avec cette réactivité face à des situations nouvelles et ce tourbillon de gestes de refus... Bon, la confusion est grande, ce moment est hors contrôle pour tout le monde, et ça c'est quand même pas loin de ce qu'on pourrait déjà appeler une victoire, non ?

<http://zad.nadir.org/spip.php?article451>